

FIGARO ILLUSTRÉ

SALONS DE 1902. — LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS



LES SALONS DE 1902. — ANTONIO DE LA GANDARA. — PORTRAIT

ÉDITEURS :

MANZI, JOYANT & C^{IE}

LE FIGARO

24, boulevard des Capucines

26, rue Drouot

PARIS

Prix 3 fr. ; Étranger 3 fr. 50

BELLE JARDINIÈRE

LA PLUS GRANDE MAISON DE VÊTEMENTS DU MONDE ENTIER

2, rue du Pont-Neuf

Entrée nouvelle : 4, rue Boucher

PARIS

TÉLÉPHONE

106.83 106.84

125.82 125.88



VÊTEMENTS DE VOYAGE ET DE BAINS DE MER

Envoi franco du Catalogue spécial sur demande

AGRANDISSEMENTS TRÈS IMPORTANTS DE TOUS LES RAYONS

par l'adjonction de Quatre Nouveaux Immeubles, 15, 17 et 19, rue des Bourdonnais et 4, rue Boucher

SEULES SUCCURSALES : Paris, 1, place Clichy — Lyon — Marseille — Bordeaux — Nantes — Angers — Lille — Saintes

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2^e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien

LES SALONS DE 1902

Société Nationale des Beaux-Arts

AMAN-JEAN — BESNARD (P.-A.) — BLANCHE (J.-E.) — BRESLAU (Mlle LOUISE) — BRINDEAU (DE JARNY) (L.-E.) — CALLOT (GEORGES) — CAROLUS-DURAN — CARRIÈRE (EUGÈNE) — COTTET (CH.) — DAUCHEZ (ANDRÉ) — DAUPHIN (EUGÈNE) — DINET (A.-E.) — DUBUFE (GUILLAUME) — DURST (A.) — ELIOT (M.) — FOURIÉ (A.) — FRIANT (EM.) — GANDARA (A. DE LA) — GERVEX (H.) — GILSOUL (V.-O.) — GIRON (CH.) — GLEHN (W.-G. DE) — GOUNOD (J.-C.) — GUIGNARD (GASTON) — JEANNIOT (P.-G.) — LAGARDE (P.) — LA TOUCHE (G.) — LAURENS (P.-A.) — LE SIDANER (H.-E.) — LHERMITTE (L.-A.) — MÉNARD (RENÉ) — MESDAG (H.-W.) — MONTENARD (F.) — MOREAU-NÉLATON — MUENIER (J.-A.) — PRINET (R.-X.) — RAFFAELLI (J.-F.) — SIMON (LUCIEN) — STENGELIN (A.) — STEWART (J.-L.) — THAULOW (FRITS) — VEBER (JEAN).



GASTON LA TOUCHE. — *Le Souper après le Bal*



P.-A. BESNARD. — L'ÎLE HEUREUSE
Panneau décoratif. — Appartient au Musée des Arts Décoratifs

La Société Nationale des Beaux-Arts

I. — PETITE HISTOIRE DU « CHAMP-DE-MARS »

DANS le précédent numéro du *Figaro illustré*, consacré au Salon de la Société des Artistes français, notre savant confrère André Michel a retracé l'histoire de ces vastes expositions, partagées, pour ainsi dire, depuis leur fondation, entre deux courants contraires, celui de la qualité et celui de la quantité. L'histoire était, certes, des plus intéressantes et des plus opportunes à rappeler.

Aujourd'hui, dans ce numéro qui est celui de la Société Nationale des Beaux-Arts, nous avons bien envie de différer un peu l'habituelle analyse des tableaux (analyse que le spectateur peut faire aussi bien que nous-même), et d'esquisser, à notre tour, une petite histoire des Salons du « Champ-de-Mars ». Il y faut beaucoup moins d'érudition. Quelques souvenirs suffisent, et, comme nous avons suivi très attentivement la Société depuis son début, que, dans la presse quotidienne, nous avons, lors de ces années « héroïques », été un de ses plus ardents défenseurs, plus que rares alors, nous serons tout à fait à l'aise pour rappeler les services qu'elle a rendus et lui dire, à l'occasion, quelques-unes de ses vérités.

Nous n'oublierons jamais le coup d'œil que présenta la

fameuse assemblée générale de la Société des Artistes qui décida de la scission. Ah ! l'on cite ordinairement comme l'exemple de la véhémence et du désordre certaines séances de la Chambre ! Nous avons assisté à quelques jolis orages parlementaires. Eh bien ! nous pouvons affirmer que ce sont jeux d'enfants sages auprès de cela. Comment avons-nous pénétré dans la salle du Palais de l'Industrie où elle avait lieu ? Nous ne le saurons jamais bien nous-même. « Nous n'en avons nul droit, puisqu'il faut parler net. » Mais à ce moment-là on avait bien autre chose à faire que de contrôler dans cette foule hurlante, si un journaliste s'y trouvait ou non indûment. La seule chose qui aurait pu nous faire remarquer, c'est que nous ne poussions pas le moindre cri, grognement ou coup de sifflet ; c'était d'une grande imprudence, mais nous croyions devoir faire passer les remerciements dus à l'hospitalité avant le souci de notre sécurité personnelle.

Quelles invectives ! quels gestes menaçants ! quels yeux sortis de la tête ! quelles bouches écumantes ! quelles imitations de cris d'animaux ! Vraiment, ce tableau eût été superbe à peindre, pour quelque Goya. Mais, hélas ! il n'y avait qu'un assistant assez de sang-froid pour en noter la beauté, et celui-là, nous-même, par une fatalité, n'avait pas le droit de faire de la peinture.

Si les assistants n'avaient pas su d'avance pour qui ou contre qui, pour ou contre quoi ils criaient, il leur aurait été, ce jour-là,



CAROLUS-DURAN. — EN FAMILLE

impossible de le savoir. Il y eut de fort beaux discours de prononcés en effet, mais personne n'en ouït un traître mot. M. Eug. Guillaume et M. Bouguereau étaient aux fauteuils présidentiels. Ils avaient, eux, un assez beau calme, et ils dominaient olympiquement la tempête. On voyait l'un d'eux agiter la sonnette; on devinait que l'autre, avec un petit papier à la main, introduisait une motion... Puis des orateurs se succédèrent. Un peintre illustre monta sur l'estrade et ouvrit la bouche aussi grande que la Marseillaise de Rude sur l'Arc de Triomphe, en agitant dans les airs des mains gantées de peau de chien écarlate que cette belliqueuse figure ne possède point. Un autre artiste célèbre succéda, qui eut de grands mouvements pacificateurs et parla longuement, lui aussi, dans la tempête. Enfin, après divers autres discours mimés de la sorte, parut M. Meissonier. De Neptune il avait la barbe ruisselante et le geste impérieux. Mais, cette fois, son *quos ego* se

perdit dans les hurlements de tous les éléments déchainés et redoublant de fureur. Il redressait avec beaucoup de fierté et de noblesse sa petite taille bien prise. Il tenait à la main un manifeste qu'il lut jusqu'au bout, avec le feu dans les yeux. Cela fait, il replia le papier, le mit dans sa poche, et on le vit soudain quitter la salle, escorté de tout un groupe qui contenait notamment M. Roll, M. Gervex, le bon Duez à la gigantesque stature, Cazin, au doux et énigmatique sourire... Il n'y avait qu'une allée à traverser pour se trouver chez Ledoyen. Ce que l'on fit, et les salles du restaurant traditionnel du vernissage se trouvèrent assez surprises d'être envahies à cinq heures du soir, par ces personnes très animées, et qui ne venaient pas pour dîner. Cependant, à l'intérieur du Palais, les orages continuaient...

Huit jours après, la Société Nationale des Beaux-Arts était fondée, et cette rapidité s'explique d'autant mieux..... qu'elle



J.-E. BLANCHE. — PORTRAIT DE M. PAUL ADAM



L.-A. LHERMITTE. — LE GOUTER DES MOISSONNEURS



L.-A. LHERMITTE. — LES LAVANDIÈRES DES BORDS DE LA MARNE

l'avait été au moins huit jours avant.

Depuis longtemps, en effet, de graves dissentiments existaient dans la Société des Artistes. Ils étaient arrivés à l'état aigu au moment de l'Exposition universelle de 1889, et avaient donné naissance aux discussions les plus vives, particulièrement quant au chapitre des médailles. Aux questions de principes se mêlaient étroitement des froissements de personnes. Il en est toujours ainsi dans les révolutions; sans les mécontentements personnels, les principes demeureraient dans le domaine des rêves. C'est pourquoi la fondation de la Société Nationale des Beaux-Arts ne représenta pas absolument, comme on le crut tout d'abord, la levée de boucliers d'artistes indépendants et antiacadémiques, contre les grands prêtres et les fidèles de l'art officiel.

A cet égard, la liste des « membres fondateurs » de la Société est significative. Elle comprenait : MM. Meissonier, Puvis de Chavannes, Carolus-Duran, Bracquemond, Dalou, Galland, Roll, Duez, Gervex, Cazin, Besnard, Dagnan-Bouveret, Rodin, Waltner, Rixens, Béraud, Billotte, Montenard. C'est-à-dire, comme vous le voyez, certains artistes qui avaient, en effet, passé dans le public et parmi les artistes pour des audacieux, voire des démolisseurs de formules, mais aussi d'autres qui avaient fait preuve, en art, de la sagesse la plus exemplaire. Si on poussait cette analyse jusqu'à l'examen de la liste des premiers sociétaires, on verrait des noms encore bien plus fourvoyés dans une société soi-disant révolutionnaire. Mais cette opération de triage n'est pas absolument nécessaire ici.

Car enfin, dans son ensemble, la manifestation amena, à n'en pas douter, un groupement différent et des usages nouveaux.

Le groupement d'abord. Il est certain que les artistes à tendances originales furent en majorité dans la Société qui se fondait. On y vit même un des plus

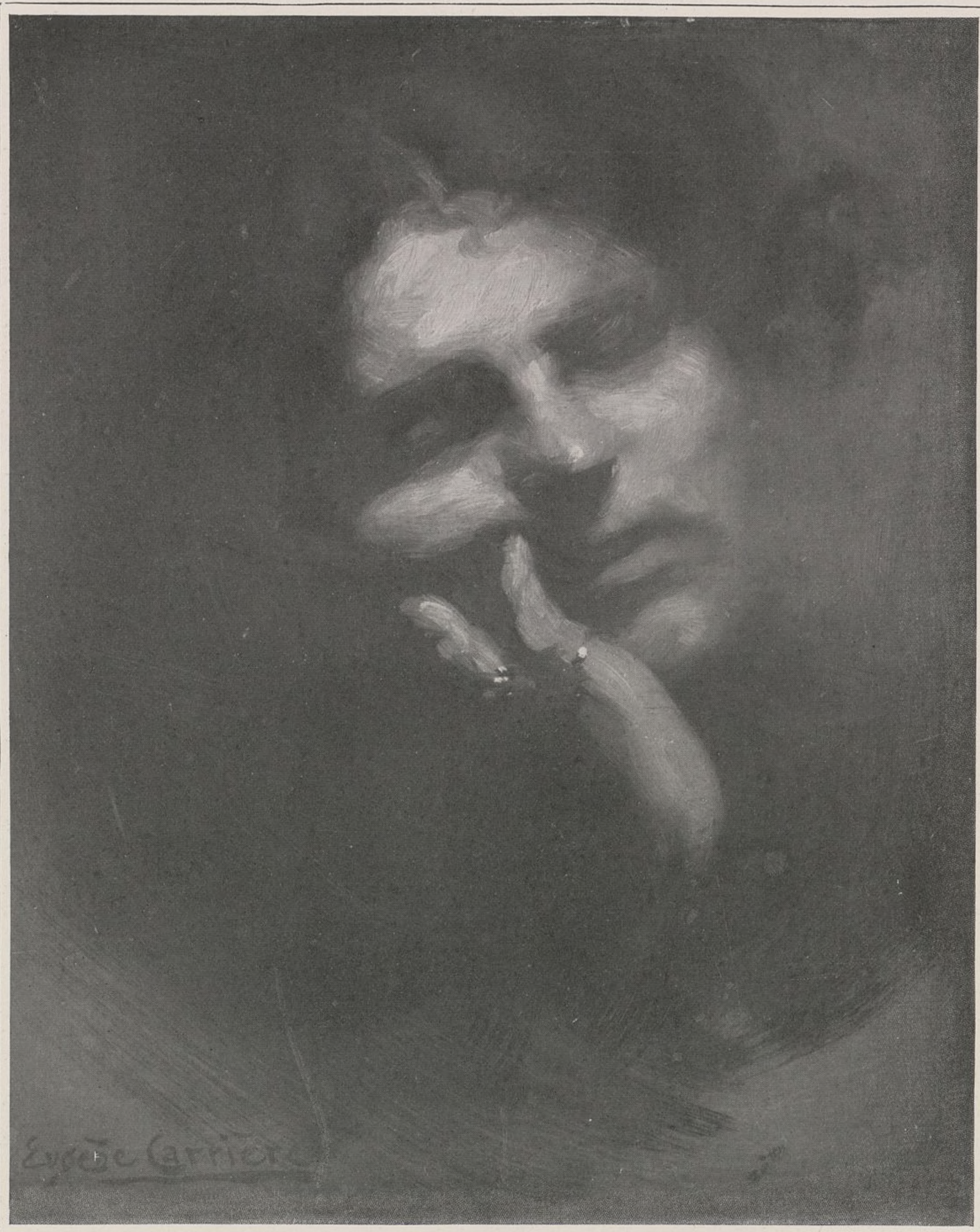


JULIUS-L. STEWART. — FANTAISIE ROSE ET OR

pondance respectueuse, mais d'une grande vivacité, au sujet du refus des œuvres de M. Anquetin et du *Christ aux outrages* de M. H. de Groux. L'intérêt que nous avons porté au nouveau

groupement nous donnait, pensions-nous, quelque titre à la critique de procédés que la Société dissidente reprochait précisément à celle dont elle s'était si violemment séparée, et dont certains de ses membres avaient beaucoup souffert. Notre vénérable ami n'en voulut pas convenir tout d'abord; mais, après réflexion, les refus infligés à M. de Groux et à M. Anquetin (qui depuis sont rentrés, mais, notez-le bien, ne sont encore qu'associés) ne nuisirent pas à l'admission ultérieure de M. Bonnard ou de M. Maurice Denis, par exemple.

Quoi qu'il en soit, et bien qu'une très notable partie de l'art libre ou révolté soit demeurée en dehors de cette Société comme de l'autre, il n'en est pas moins certain que, d'une façon générale, il y eut un



EUGÈNE CARRIÈRE. — ÉTUDE



GASTON GUIGNARD. — LE TROUPEAU DANS LA DUNE

art Champ-de-Mars, qui se dressa contre l'art Champs-Élysées. Nous verrons tout à l'heure ce que cette distinction a conservé de fondé et ce à quoi elle répond actuellement. Mais, pour le

moment, passons aux principes nouveaux que la Société instaurait à côté de ses tendances considérées comme nouvelles.

Un des premiers, celui qui prêtait le plus aux discussions



FRITS THAULOW. — LA HALTE



J.-F. RAFFAELLI. — PORTRAIT DE Mlle ANDRÉE G...

entre oisifs, était la suppression des médailles. Il est certain que les médailles sont une institution puérile, tout en rendant à certains artistes des services d'un ordre commercial. Elles sont une cause incessante de divisions et de rivalités là où elles existent encore. Telles quelles, la Société des Artistes français n'a pas encore trouvé le moyen de les abolir, tout en en souffrant. D'autre part, on disait, avec malice, que la Société Nationale, en instituant la division en sociétaires, associés et adhérents, supprimait les médailles, mais créait une hiérarchie équivalente. Cette discussion n'a plus, d'ailleurs, aucune espèce d'importance, et l'assimilation n'était pas rigoureusement juste, puisqu'il n'est pas démontré qu'un associé soit moins recherché des marchands qu'un sociétaire. Nous rappelons cela simplement pour l'histoire.

Une autre innovation avait beaucoup plus de portée et amena des résultats fort heureux. Nous voulons parler de la présentation des œuvres. La Société Nationale, installée dans le Palais des Beaux-Arts du Champ-de-Mars, qui subsistait de l'Exposition universelle de 1889, rompit la vieille monotonie des aspects du Salon annuel. Elle supprima les enfilades de salles égales, entrecoupées de vastes « dépotoirs », et fit alterner, avec des pièces de dimensions plus restreintes, plus intimes, de longues galeries, qui ne contenaient qu'un rang de peintures ou deux tout au plus. C'était une grande merveille ! Cette fois on permettait de voir tous les tableaux au lieu de les empiler jusqu'aux corniches. On

faisait un sort à la moindre pochade. Enfin, un homme nouveau surgissait d'une situation nouvelle, et M. Guillaume Dubufe, que l'on dénommait le Tapissier, et qui se faisait justement fier de ce titre, mettait en pratique toute sorte de raffinements dans l'arrangement des expositions, les tons des tentures, la décoration et l'ameublement des salles, etc. Pour la première fois, l'exposition, la halle aux peintres, s'efforçait de mériter son nom de « Salon », et l'influence de ces principes d'arrangement s'étendit dorénavant, non seulement à toutes les expositions de peintures, y compris celles de la Société des Artistes français, mais encore aux Musées nationaux eux-mêmes.

Il est donc certain qu'en ce sens, le Champ-de-Mars rendit des services, car, à supposer qu'il n'augmentât pas la moyenne des talents, il nous mettait mieux à même de les apprécier. Cela fut poussé même au point que de petites « notes », bien exposées, ont pu y faire souvent illusion et paraître des choses particulièrement rares.

Une autre excellente idée fut d'introduire dans les Salons annuels les œuvres des céramistes, des sculpteurs de bois, des verriers, des orfèvres, des émailleurs, des relieurs, des brodeurs, etc., puisque souvent un bibelot raffiné donne plus de plaisir qu'un tableau médiocre. Enfin, de cette dernière innovation découlait l'admission de l'architecture pratique, de l'architecture réalisée des meubles meublants ou ornementaux, et cela ne contribua pas médiocrement à l'évolution de l'art décoratif à notre époque.

On peut donc dire que, tout compte fait, il y avait de grandes différences matérielles entre la société mère et la société dissidente.



PAUL-ALBERT LAURENS. — JEUNES DE BALLE



FRITS THAULOW. — LAVEUSES A QUIMPERLÉ

Ayuntamiento de Madrid

Un trait des plus curieux et un des résultats les plus significatifs de cette séparation en deux camps d'une « grande famille », séparation que regrettent encore quelques obstinés représentants du vieux Salon, fut d'amener la création, dans toutes les grandes villes de l'Europe, de divisions semblables. Il y eut des scissions ou des « sécessions », ou de tout autre nom qu'on les appela, à Munich, à Berlin, à Vienne, en Angleterre, en Italie, en Belgique. Et ainsi dans chaque grand État intellectuel, l'art eut ses *whigs* et ses *tories*. Seulement, au lieu d'alterner dans leurs luttes, ils coexistèrent.

Un effet non moins naturel de tout cela fut de mettre en lumière des personnalités qui seraient peut-être demeurées jusqu'au bout dans une demi-lumière, ou se seraient peut-être épuisées dans la continuation de luttes bien dures. Nous pensons, notamment, à Puvis de Chavannes, de qui la gloire ne devint tout à coup éclatante et le génie indiscuté, qu'à partir du moment où ses œuvres furent exposées à la Société Nationale avec la sorte de solennité qui convenait. La grande manifestation qui eut lieu pour le fêter, fut un des événements de l'histoire des arts au XIX^e siècle,

H. GERVEX. — PORTRAIT DE M^{ME} G...

et un des plus beaux titres du « Champ-de-Mars ». On pourrait encore citer d'autres noms d'artistes de tout âge qui durent un grand surcroît de situation à l'heureuse pensée qu'ils eurent de se faire schismatiques. Il est vrai qu'on en pourrait nommer, par contre, qui y ont, pour faire équilibre, beaucoup perdu, ne parlant pas le langage, et n'ayant pas, en quelque sorte, le « physique » nécessaire pour régner dans cet endroit, tandis qu'ils étaient parfaitement doués pour continuer à triompher dans l'autre.

C'est sur cette constatation que nous terminons notre histoire portative de la Société Nationale des Beaux-Arts jusqu'à sa douzième année, ou plutôt jusqu'à sa douzième exposition, puisqu'en 1900, elle eut la prudence de ne pas chercher à lutter contre la formidable concurrence de la Décennale et de la Centennale.

Voici la deuxième année qu'elle partage le nouveau Palais des Beaux-Arts avec sa grande aînée et sa rivale. Le public est accoutumé à cette convention, et un simple guichet est la frontière qui sépare un État aristocratique d'un État démocratique. L'habitude est même devenue si complète, qu'il n'y a plus beaucoup de surprise en somme, et l'on ne peut pas dire que les



JEANNOT. — LA PRÉSENTATION



V.-O. GILSOUL. — CANAL EN OCTOBRE

expositions de la Société Nationale des Beaux-Arts offrent, maintenant comme aux années légendaires que nous avons rappelées plus haut, un aspect de champ de bataille. La grande discussion qui, au Palais des Machines, pendant une des deux années que les deux sociétés se partagèrent cet abri et les recettes, s'engagea autour du *Balzac* de Rodin, fut le dernier épisode un peu mouvementé de cette révolution. Il n'est pas à prévoir que

nous assistions d'ici quelque temps à un débat aussi animé.

Déjà nous avons constaté cette année que les vocables de « Champ-de-Mars » et de « Champs-Élysées » étaient un peu tombés en désuétude. Beaucoup de personnes hésitent, et il n'y a plus que les vétérans qui emploient ces mots comme par habitude ou par souvenir.

La Société Nationale des Beaux-Arts n'a certainement pas



JEAN VEBER. — LE MONSTRE



H.-E. LE SIDANER. — LA TERRASSE

faibli, et malgré les grands vides qu'a laissés chez elle la disparition de quelques célèbres artistes, elle conserve sa nécessité par la variété des tentatives auxquelles elle se montre encore assez généralement ouverte, ainsi que par la multiplicité des techniques qu'elle offre aux regards. Ainsi elle remplit, en face de

l'autre Société qui est un peu comme un Conservatoire, la fonction non moins utile d'un Laboratoire. Seulement, il est dans sa fonction de présenter toujours du nouveau, et pour cela, il sera bon qu'elle se montre un peu rigoureuse dans ses choix et moins dans ses refus. En un mot, il sera bon que l'année



ANDRÉ DAUCHEZ. — CAMPAGNE PRÈS DE LA MER

prochaine elle frappe quelque grand coup. Sa nature même et ses origines lui rendraient l'immobilité fatale, de même qu'à sa voisine, trop d'agitation ne saurait faire grand bien.

Cet espoir d'une fois formulé, nous n'avons plus qu'à résumer, le plus complètement possible, l'apport de cette année-ci.

II. — A TRAVERS L'EXPOSITION

Dans son ensemble, le Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts fut jugé séduisant comme de coutume et rempli de tentatives ou d'œuvres des plus variées, mais toutefois, il sembla dépourvu de pages absolument sensationnelles, et surtout il donna l'impression de choses que l'on revoyait avec plaisir, — mais enfin qu'on revoyait.

Il est sans doute nécessaire, dans une exposition de cette nature, ou rien n'est absolument saillant et rien absolument mauvais, de désigner dès l'abord ce que l'on peut considérer comme les œuvres maîtresses. On a pu naguère discuter vaillamment sur certaines œuvres de Chavannes, de Cazin, de Besnard, de Carrière. Cette année les éléments de ces belles polémiques qui augmentent le plaisir font défaut, soit parce que les uns ont disparu, soit parce que les autres sont maintenant admirés sans débat, soit parce que d'autres encore n'ont envoyé que des rappels et n'ont pas livré la grande bataille.

Toutefois, s'il faut dire absolument les deux œuvres qui nous



ÉMILE FRIANT. — L'ORPHELINE



L.-E. BRINDEAU (DE JARNY). — PORTRAIT DE JEUNE FILLE

ont procuré l'émotion d'art la plus forte et la plus élevée, nous désignerons avant tout : *l'Age d'or*, de M. Frédéric, et *les Six Études*, de M. Eugène Carrière.

Nous savons tout ce qu'on a pu dire et ce que l'on dit encore du talent de M. Léon Frédéric, le reproche, notamment, qu'on lui adresse à propos de certaines duretés inutiles (qui ne sont pour lui que l'affirmation de sa pensée), ou encore de certaines libertés qu'il prend avec les lois des valeurs, enfin sur la façon dont il emploie occasionnellement les reflets, sans prendre nettement parti pour leur suppression complète ou pour leur constante intervention. Ce sont là critiques techniques qui ont leur importance, à la condition qu'elles ne fassent pas perdre de vue tout ce qu'il y a d'originalité et de beauté dans ces œuvres. D'autre part, nous n'avons pas à nous arrêter à discuter le choix même des sujets auprès de ceux que ces sujets déconcertent, puisque ce sont précisément cette vive et riche imagination et cette puissante



AMAN-JEAN. — LE PARC (Carton de tapisserie)
Bordure par M. FÉLIX AUBERT

faculté de grouper de nombreuses figures et de les décrire chacune minutieusement, qui mettent M. Léon Frédéric si à part dans

l'art moderne. *L'Age d'or* contient à la fois ces superbes qualités et ces minimes défauts. Les trois divisions de ce triptyque repré-



LUCIEN SIMON. — CAUSERIE DU SOIR

sentent une scène de printemps, une scène de sommeil et une scène d'automne, qui s'arrangent de la façon la plus forte et la plus harmonieuse. Le paysage du panneau central, dont le sujet rappelle un peu la grande peinture de Chavannes au musée de Lille, *le Sommeil*, est tout à fait admirable, et dans tous, il y a une composition curieuse et des traits de race attachants au possible. M. Léon Frédéric est un des premiers peintres flamands de l'époque présente, et il se rattache directement, mais avec un

esprit de son temps, à la famille et aux traditions des Primitifs.

M. Eugène Carrière est émouvant d'autre façon. Autant M. Frédéric met le moindre détail en lumière, autant M. Carrière recherche la synthèse; autant M. Frédéric émeut par la précision, autant M. Carrière trouble par le mystère. *Les Six Études* qu'il exposa cette année marquent réellement le plus haut point de maturité de son talent, soit que l'on y considère la science du dessin et du modelé, soit qu'on se laisse simplement aller à la



Mlle LOUISE BRESLAU. — MARGUERITE ET VIOLETTE

profonde intensité d'expression à laquelle cet artiste vraiment unique est parvenu. Ces six têtes sont des variations sur le même thème de femme et sur l'unique donnée de la rêverie, — ou du sommeil, — ou plutôt de l'indéfinissable point de rencontre entre ces deux états. Des nuances infiniment délicates, soit dans le sentiment, soit dans le mouvement de ces têtes, nous font sans cesse aller de l'une à l'autre avec un plaisir différent. On songe à ces variations écrites par les grands musiciens sur un thème unique, et qui, malgré la diversité de chacune, forment un ensemble indivisible. L'homme qui ose et réalise de telles œuvres est un des plus grands artistes que nous possédions.

Nous devons maintenant enregistrer le succès de plusieurs autres œuvres. On s'accorda, par exemple, sur la richesse et l'im-

portance de la grande toile de M. Carolus-Duran, *En Famille*. Comme tradition, on pense à certaines compositions célèbres où tels maîtres flamands ou hollandais se peignirent entourés de ceux qui leur étaient chers; comme métier et séduction de couleur, on pense à Carolus-Duran, de qui c'est une des peintures les plus souples et les plus accomplies.

L'Ile Heureuse, de M. Besnard, fut également considérée comme une des pages les plus importantes de l'exposition. Cette brillante et poétique décoration est, en effet, un excellent spécimen de l'imagination et du coloris de M. Besnard, et même ceux qui ont voulu chercher dans la composition des idées philosophiques et ont été surpris d'apprendre que l'artiste s'était fort peu embarrassé de tels soucis, ont été captivés par ces chatoyantes



Copyright by Manzi, Joyant & Co, 1902.

GUILLAUME DUBUFE. — A GOUNOD

Carton, en camaïeu double rehaussé d'or, de la partie centrale d'une grande décoration à la mémoire du Maître français

et harmonieuses visions.

Deux grandes pages d'histoire contemporaine ont prêté à des comparaisons : nous voulons parler du *Jubilé de Pasteur*, par M. Rixens, et du *Banquet des Maires*, par M. Gervex. On s'est accordé à trouver que M. Rixens avait traité son sujet avec une parfaite conscience, et M. Gervex le sien avec un manque de conscience parfait également. En effet, M. Rixens nous donnait un document complet, circonstancié, des portraits vraiment précieux pour l'histoire, le tout traité avec un attentif et bon métier de peintre, tandis que M. Gervex, se contentant de nous dépeindre des gardes de Paris ainsi que les membres du cabinet, d'une ressemblance d'ailleurs approximative, avait passé à côté d'un superbe sujet, — et avait eu le tort d'en priver tel ou tel de ses confrères, qui en eût tiré beau parti. En revanche, le portrait du *Prince Victor Napoléon*, par le même artiste, a été justement remarqué, et l'on en a apprécié la sobriété et la bonne tenue.

Un des gros succès du Salon, et qui nous fait passer à un tout autre ordre d'idées, aura été toute la



GEORGES CALLOT. — FANTAISIE D'ATELIER

série des petits tableaux d'humour, de caprice ou de satire de M. Jean Veber. Ils sont tous (*la Machine*, *le Monstre*, *le Dimanche matin*, etc.) délicieux de couleur vive et brillante, et la pensée en est toujours aussi ingénieuse que finement comique. Quelquefois, la transition du comique au tragique s'indique sans s'affirmer lourdement, comme dans *la Machine*, écraseuse d'hommes.

En tant qu'entreprises d'histoire ou de décoration (courageuses par le temps présent, qui a d'autres goûts), on a prêté beaucoup d'attention à *l'Hommage à Gounod*, de M. Dubufe, et à *l'Adam et Eve*, de M. Courtois. Ces œuvres ont été discutées, et les discussions même furent un indice de leur intérêt. De toute façon, il est louable, de la part de ces artistes, de ne faire aucune concession aux modes actuelles, du moment qu'ils ne les sentent pas conformes à leur tempérament.

Au fait, quelles sont-elles, ces modes régnautes ? Nous en trouvons une indication tout récemment, ou d'une partie tout au moins, dans l'exposition de la Société Nouvelle. Nous



R.-X. PRINET. — LA PARTIE DE BILLARD

y remarquons l'envahissement des tonalités sombres et du goût un peu trop prononcé pour les heures crépusculaires. Même remarque, avec plus d'ampleur, se dégage du Salon actuel. Il est significatif de voir des peintres aussi en vue que M. Jacques Blanche sacrifier au caramel en vogue, lui qui s'est prouvé

souvent si bien doué pour la fraîcheur et la lumière. Ses portraits sont néanmoins fort beaux.

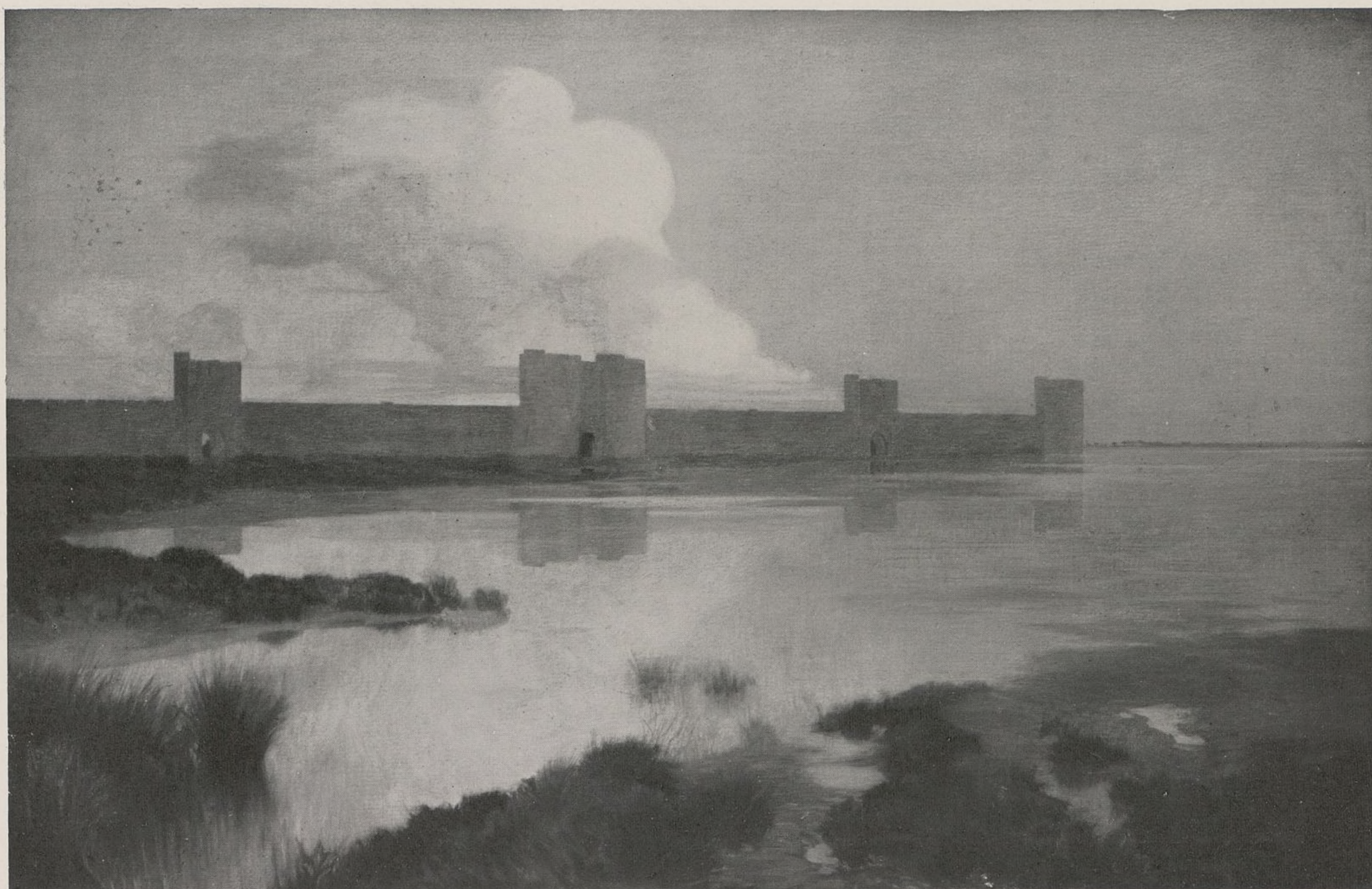
M. Blanche a su, en effet, donner une grande vérité et un parfait naturel à ces images de M. Paul Adam et du peintre Ch. Cottet, et beaucoup de charme à un portrait d'enfant (Philippe Barrere)



PIERRE LAGARDE. — LA RETRAITE



CHARLES COTTET. — MESSE BASSE EN HIVER (BRETAGNE)



EM.-RENÉ MÉNARD. — AIGUES-MORTES

qui la beauté fine et l'allure décidée sont toute une apparition de l'enfant moderne. Nous n'y trouverions rien à redire,

mais au contraire tout à applaudir si cette sombre tonalité de « tableau de musée » ne diminuait notre agrément. Il faut



W.-G. DE GLEHN. — L'ENCHANTEMENT DE LA FORÊT



H.-W. MESDAG. — LE MATIN, AU BORD DE LA PLAGE DE SCHEVENINGUE

laisser cela aux adeptes de Lenbach et à Lenbach lui-même.

Mais la France est, par excellence, le pays de la peinture claire. Des éclipses ont lieu de temps en temps, mais nos artistes finissent toujours par revenir à leur véritable nature. Nul doute que M. Jacques Blanche n'y revienne un jour. Certains n'ont pas éprouvé ces velléités d'obscurcissement. Par exemple M. Raffaelli, de qui le portrait de jeune fille en blanc est charmant de fraîcheur, ou bien encore ce modeste et délicieux peintre qu'est M. François Guiguet. Celui-ci ne recherche pourtant pas les tonalités éblouissantes, ni même simplement vives. Au contraire, sa gamme est fort apaisée et discrète même lorsqu'elle est le plus fleurie; mais ces tons de fleurs fanées sont tout l'opposé de l'obscurité systématique et des tons rembrunis, et cette peinture essentiellement sobre est d'une clarté parfaite. On en peut dire autant, dans un certain sens, des portraits de M. Aman-Jean. Ils se composent de tons très clairs, mais éteints avec un goût toujours très rare. Il est juste de les noter aussi parmi ceux qui ont le plus attiré l'attention. Et nous irons jusqu'à soutenir que malgré leurs sévères dominantes, soit des noirs, soit des verts mousse, soit des blancs apaisés sur des fonds gris, les portraits de M. Gandara qui ont un constant succès pour leur élégance si raffinée, presque perverse, sont aussi des portraits nullement obscurs. Si nous ne

craignons d'employer des expressions trop affectées, nous dirions que cette année les deux principaux portraits de M. Gandara, tous deux remarquables, ont été, l'un, blanc foncé, l'autre, noir clair.

Enfin, pour mettre à part les plus importants portraits de cette année, nous dirons qu'on a goûté, pour des raisons diverses, le très beau et ressemblant *Jean-Paul Laurens*, par son fils

Paul-Albert; les portraits d'enfants de Mademoiselle Louise Breslau; le *Portrait de M. Gérôme*, par M. Dagnan-Bouveret, moins heureux, à notre avis, dans les portraits de femmes, qui manquent de puissance dans le modelé, et se découpent avec une expression monotone sur des fonds très pauvres. Quant aux portraits de M. John Sargent, ils sont aussi hardis, aussi entraînants, aussi riches de couleur que les précédents sont contraints, timides et froids. M. John Sargent, surtout dans ce portrait des *Deux Sœurs*, est arrivé à un brio absolument surprenant. Ce peintre est devenu le Paganini — ou le Bol-dini — des États-Unis.

Revenons à la recherche que nous tentions des traits dominants qui donnaient au Salon son caractère. Outre l'assombrissement de la palette, peut-être étaient-ils les deux suivants: le goût exagéré pour les sujets bretons et l'indifférence croissante pour ce qui s'appelle, à proprement parler, un *tableau*.



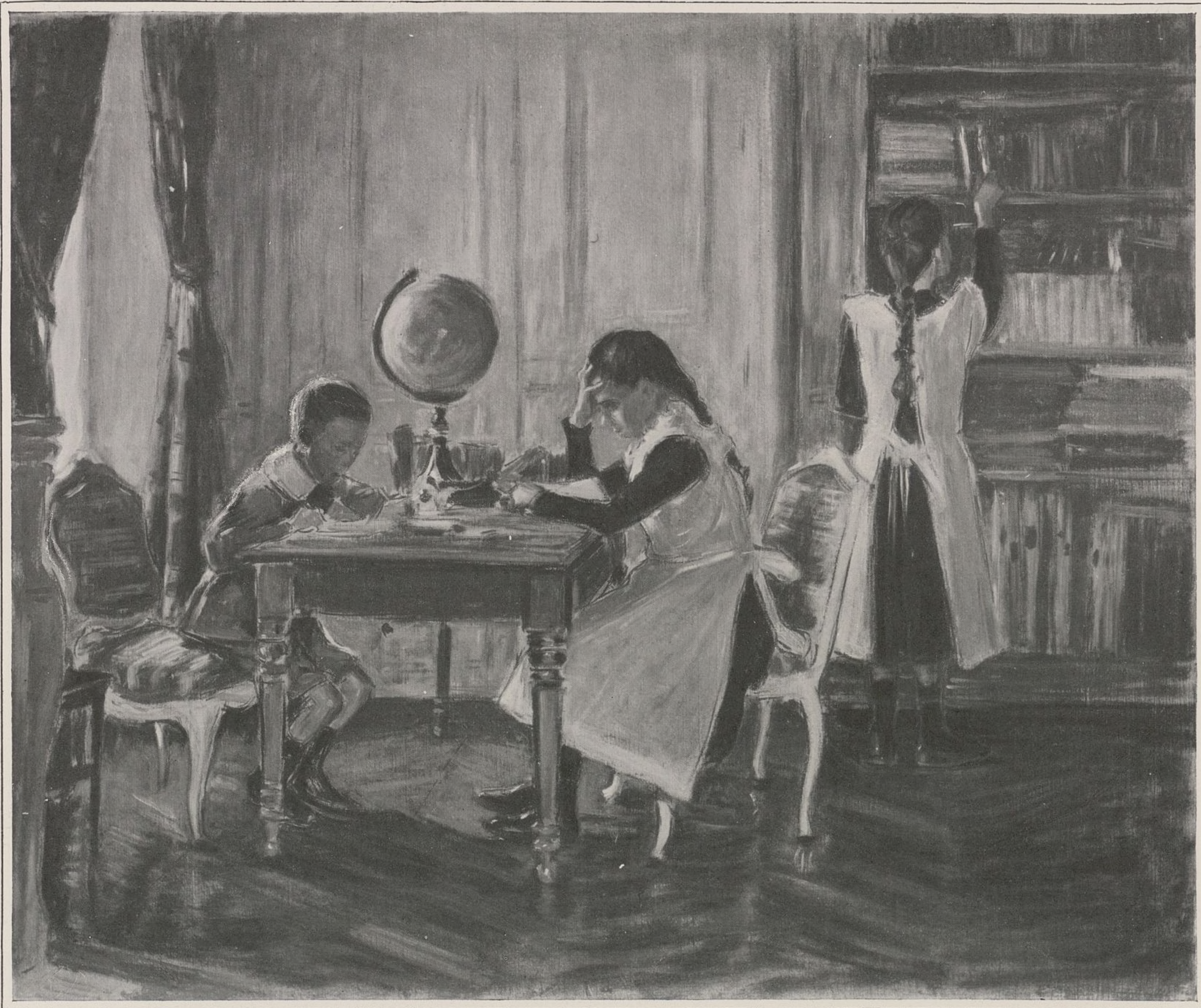
A. FOURIÉ. — LE SOMMEIL D'ÈVE



ET. DINET. — JEUX D'ENFANTS

Nous avons vu, avec des esthétiques très diverses, dans les envois de MM. Léon Frédéric, Carolus-Duran, Rixens, Jean

Veber, Courtois et même M. Gervex, des exceptions à cet éloignement pour la composition, le *tableau* proprement dit. Au



ÉT. MOREAU-NÉLATON. — L'ÉTUDE



A. DURST. — MATINÉE DE PRINTEMPS

contraire, pour prendre un exemple brillant de la façon de voir opposée, *le Dîner* et les *Quêteuses en visite*, de M. Lucien Simon, malgré le talent et les qualités personnelles, qui sont considérables, seraient plutôt deux grandes études que deux tableaux proprement dits.

Voilà, certes, les œuvres les plus importantes ou les plus remarquées tout d'abord, mais il s'en faut que notre sommaire soit encore complet. Il y a bien d'autres manifestations intéressantes, et nous devons nous borner à en citer les auteurs, en répétant que ceci n'est pas un Salon, mais un memento des choses dignes d'éloges.

Parmi les œuvres de caprice et de rêve : *Proserpine rendue à*

sa mère et les *Joueuses de raquette*, de M. Paul-Albert Laurens ; la grande page décorative de M. Aman-Jan, *le Parc*, avec bordure de M. F. Aubert ; les nus de MM. Fourié, Lerolle, etc. ; *la Ronde*, de M. V. Prouvé ; les diverses œuvres de MM. Desvallières, Osbert, Koos, Baudin, Auburtin, Ciambelani, etc., etc.

Comme portraits, outre ceux que nous avons nommés, ceux de MM. Anquetin, Bastien, G. Picard, Kroyer (portrait de *Bjornson*), Roll, Friant (*Coquelin cadet*), Jean-Pierre Laurens, F. Burger, Bellery-Desfontaines, Rosset-Granger, Lavery, Eug. Loup, Ramsay, Humphreys Johnston, Garrido, G. Alaux, E.-W. Lambert, Austen Brown, H. Bénard, Weerts, Mesdames

CH. GIRON. — PORTRAIT DE M^{me} S...

J.-C. GOUNOD. — PORTRAIT DE MADAME R. R...

Cecilia Beaux, Roederstein, Clémence Roth, Le Roy d'Étiolles, Lee Robbins, etc.

Il est devenu infiniment difficile, lorsqu'on rend compte d'un Salon, de faire l'analyse des paysages. Cela pour trois raisons au moins. La première, c'est qu'il n'y a rien de plus ennuyeux à

décrire (et cela le serait à plus forte raison pour le lecteur) qu'un paysage qui est déjà lui-même une description. La seconde réside dans le nombre toujours croissant de ces sortes de travaux. Où sont les heureux temps où les paysages des Rousseau, des Corot, des Dupré, étaient des événements non seulement par eux-mêmes,



F. MONTENARD. — LA PROCESSION DE SAINTE-MADELEINE EN PROVENCE

mais encore par rapport aux genres qui prédominaient dans les expositions ! Aujourd'hui le nombre des paysagistes est devenu presque effrayant, et d'autant plus effrayant qu'ils ont tous un très grand talent... Enfin, la troisième raison, c'est la répétition

des effets. Chacun de ces artistes, et ceux même qui sont les plus habiles, ont adopté une sorte de spécialité ravissante, qui leur vaut sans cesse de nouveaux amateurs. Mais si les amateurs font la boule de neige, si l'on comprend fort bien que le centième

soit aussi heureux que le premier de conquérir un *Soir* de tel artiste, une marine mauve de tel autre, un ciel vert de celui-là, imaginez combien le critique peut être à court de formules pour décrire, au bout de dix ans et même plus, le célèbre ciel vert, la chatoyante marine ou le soir émouvant. On nous dispensera donc de signaler cette fois-ci, autrement que par énumération de noms, les plus remarquables paysages. Nous sommes certain que, l'éducation du public s'étant faite en même temps que la nôtre, chacun de ces noms évoquera instantanément un motif ou une harmonie adéquats.

Toutefois, nous avons cette année l'occasion de faire une exception pour l'ensemble important des *Études d'Algérie*,

exposées par M. Léopold Stevens. Ce peintre a brillamment affirmé sa lignée et sa race dans ces nombreux et excellents petits cadres, tous d'une grande finesse de couleur et d'un vrai sentiment d'art. Voilà un talent désormais consacré et classé, talent plein de distinction et de souplesse, et aussi, ce qui n'est pas le moins précieux, d'un solide savoir.

Cela dit, commençons notre liste des plus remarquables paysages. En tête nous trouvons les *Vues de Maisons-Laffitte*, de M. Raffaëlli; les *Vues de Saint-Cloud*, de Mademoiselle Louise Breslau; le paysage de M. Viala, *Humbles Terres*; les envois de M. Lebourg, enfin, les divers paysages de MM. Montenard, Guignard, Pierre Lagarde, Billotte, Gustave Colin, Morrice, Cottet,



Copyright 1902 by Braun, Clément & Cie

J.-A. MUENIER. — LA RONDE

Dauchez, Maurice Éliot, F. Thaulow, Le Sidaner, Baertsoen, Buysse, Willaerts, E. Barau, Mesdag, Le Gout-Gérard, Ménard, Duhem, Maufra, Claus, Georges et Lucien Griveau, Harrison, Émile Boulard, Iwill, Meslé, Moullé, de Moncourt, Childe Hassam, Walter Sickert, G. de Latenay, Brindeau, A. Lahaye, Chevalier, Coppieters, Stengelin, Wahlberg, Damoye, Lebasque, Clary, Dauphin, Louis Dumoulin, Carlos, Lefebvre, Meixmoron, J.-J. Rousseau, Beaudot, Waysse, Gabriel, Binet, Cassard, Gilsoul, Hagborg, Ranft, Gillot, Engel, Paillard, d'Argence, P. Prins, de la Villéon, Anthonissen et Madame Mac-Monnies.

Parmi les peintures d'intimités ou de mœurs, celles de MM. Hochard, Anglada (très remarquables danses espagnoles), Montenard, Dinet, Osterlind, Émile Bernard, Walter Gay (charmants petits intérieurs), Moreau-Nélaton, Saglio, Bouvet, Hugues de Beaumont, Lhermitte, Guiguet, Armbruster, Larue, Suréda, Richon-Brunet, Béronneau, Friesseke, Pierre Laurens, Gaston La Touche, Bastien-Lepage, Guillaume Roger, Morisset, Biessy, Huklenbrock, Mesdames Germaine Druon, Élisabeth Nourse, Marie Duhem; et comme peintres de fleurs, MM. Karbowski, Baudin, Henri Dumont, Mesdames Breslau, Delvolvé; de natures mortes : MM. Perrichon, Zakarian, etc.



ALPHONSE STENGELIN. — FLOTTILLE DE BATEAUX PÊCHEURS



EUGÈNE DAUPHIN. — CASSIS

Il nous reste peu de place pour parler de la sculpture et des objets d'art, qui sont toujours si caractéristiques à ce Salon. Nous tâcherons d'en dire l'essentiel. M. Rodin exposait deux œuvres non inédites, mais se présentant sous un aspect nouveau : le groupe de trois figures des *Ombres*, grandi de la *Porte de l'Enfer*, et le *Buste de Victor Hugo*. A l'école de M. Rodin, ou à sa visible influence, se rattachaient l'important *Monument de la Guerre*, de M. Bourdelle, et le beau *Persée*, de Mademoiselle Camille Claudel. M. Esoula, avec sa délicieuse *Nymphe des Sources*; M. Injalbert, avec sa figure pour un tombeau; M. Bartholomé, avec une figure de même destination; M. de Saint-Marceaux, avec quatre gracieux bas-reliefs en marbre, *les Saisons*, se montraient sous un aspect moins heurté, mais non moins prenant, par d'autres moyens. Il faut encore citer les deux remarquables figures en bois de M. Carabin et ses nerveuses statuettes de Bretons, ainsi que les figurines diverses, toutes exquises, de MM. Jean Dampy, Dejean, Voulot, Vallgren, Nocquet, Froment-Meurice, Mesdames Charlotte Besnard, Svirsky; enfin, le *Buste de M. Rodin*, par M. Desbois, et les œuvres de MM. Braeke, Halou, Niederhausern (monument de Verlaine), Camille Lefebvre, Devillez, Paulin et Pierre Roche.

Aux objets d'art, nous avons noté, comme céramiques, celles de MM. Hansen-Jacobsen (grès avec incrustations de pâte de verre), Delaherche (grès et porcelaines flammées), Taxile Doat, Bigot, Vallombreuse, Moreau-Nélaton, Ernest Carrière. Comme matières de verre, celles de MM. Dammouse, Gallé, Despret. Comme reliures, celles

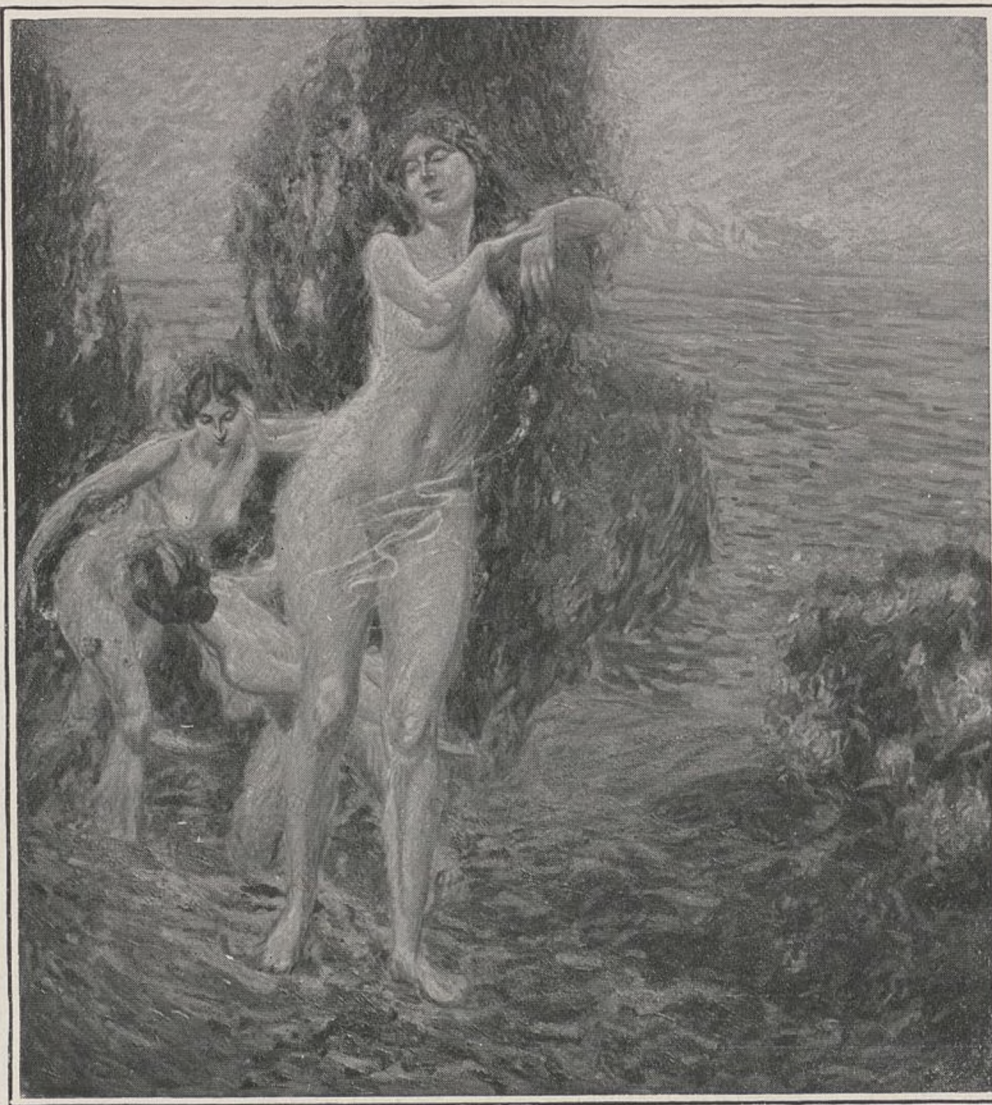
de M. Lenoble, de Mesdames Vallgren et F. Thaulow. Comme bijoux, ceux de MM. Jacquin et Boutet de Monvel; enfin, les émaux de M. Thesmar et de M. Reyne. Nous sommes forcé d'omettre bien des pièces intéressantes ou raffinées.

Nous voudrions, en effet, réserver encore quelques lignes aux dessins, pastels, etc., et à la gravure, sections qui renferment peut-être les accents d'art les plus personnels et les mieux jaillis. Ainsi, on ne peut pas quitter le Salon de la Société Nationale sans avoir vu les deux pastels de M. Grasset, les grandes aquarelles de M. Marcette, les croquis ou dessins de MM. Roll, Guiguet, Robert Besnard, Parabère, Bottini, Auberjonois, Lucien Simon, H. Dumas, Bouvet, Milcendeau, Morand, Gaston Prunier, Mycho, Gandara, Morisset, Fromuth, Mesdames Jeanne Simon, Marie Gautier, Nourse, Clémence Roth; les portraits au pastel de Mesdames Breslau, Marleff, Landeau, Bermond. Enfin, comme gravures, les si amusants *Gestes de M. Deschanel*, de P. Renouard; les bois en couleurs de M. Lepère; les lithographies, en couleurs également, de MM. Henri Rivière, Jean Veber, Lunois.

Mais il faut borner cette revue et signaler du moins, en la terminant, deux superbes bustes et une figurine en terre cuite, de Dalou, qui, pour une triste cause, ne furent point inscrites au catalogue, et sont, à cette Société dont il avait été un des plus passionnés artisans, comme un adieu de ce grand sculpteur.

Souhaitons, pour conclure, à la Société Nationale que l'avenir lui réserve beaucoup de collaborateurs de cette valeur.

ARSÈNE ALEXANDRE.



MAURICE ÉLIOT. — RÊVE (Esquisse décorative)